

DOMINIQUE MISSIKA

Un amour de Kessel



**Germaine Sablon et Joseph Kessel :
du music-hall à la Résistance**

SEUIL

UN AMOUR
DE KESSEL

DOMINIQUE MISSIKA

UN AMOUR
DE KESSEL

ÉDITIONS DU SEUIL
57, RUE GASTON-TESSIER, PARIS XIX^E

ISBN 978-2-02-145731-5

© Éditions du Seuil, mai 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Le soir du 9 octobre 1935, tout Paris s'est donné rendez-vous au Trône, place Pigalle, le nouveau cabaret d'O'dett, le célèbre comique travesti. Sa voix haut placée réjouit son public, qui vient l'entendre chanter des airs d'opérette ou des couplets à faire rougir un grenadier, se moquer des célébrités qui l'applaudissent ou brocarder les hommes politiques, Hitler compris.

La salle est bondée. Nœuds papillons et colliers de perles, rien que du beau monde. Dans le public, on aperçoit Joseph Kessel, accompagné de sa maîtresse, Katia.

Sur la scène, Germaine Sablon, pulpeuse, grande, charpentée, gainée dans une robe blanche au large décolleté, avec un visage gracieux mis en valeur par des yeux bleu azur et des cheveux blond doré. Elle ouvre la soirée par un tango chanté d'une voix veloutée.

Le charme de cette femme superbe, l'œil brillant et le port altier avait déjà conquis de nombreux cœurs. Pour Kessel, toujours prompt à s'enflammer, la séduction opère en une fraction de seconde.

Il est peu probable que Germaine ait remarqué la présence de Kessel dans la salle. Ce qui lui importe, ce sont les applaudissements du public. Même si elle y est habituée, c'est un nouveau spectacle, et elle a eu le trac avant de monter sur scène. Mais ses formes avantageuses, sa voix bien posée, son rire tonitruant plaisent toujours autant. Autour d'elle gravitent beaucoup d'hommes transis d'amour. Combien ont été éconduits ? On l'ignore. Toujours est-il que Kessel tombe au bon moment.

Joseph Kessel est déjà une légende quand il fait la connaissance de Germaine Sablon. Il a trente-six ans et a combattu pendant la Grande Guerre dans l'aviation, ce qu'il a raconté dans un roman, *L'Équipage*, devenu un best-seller. Il a fait le tour du monde à vingt ans, a navigué en mer Rouge avec Henry de Monfreid, il partage les exploits de Mermoz et de l'Aéropostale, passe pour le plus grand reporter de l'époque et peut se vanter d'être l'ami des héros, des aventuriers et de quelques truands aussi. Grâce à ses virées nocturnes sur la Butte, souteneurs, musiciens, boxeurs et marchands de drogues sont devenus ses amis. Pour écouter leurs aventures, le reporter Kessel, que tout le monde appelle Jef, les invite à sa table. Il ne les juge jamais.

Carrure imposante avec des mains fines, cheveux en broussaille, il boit beaucoup, fume des Gauloises ou des Camel, aime casser les verres à la russe. Une bande de fidèles noctambules l'accompagnent : Jean-Gérard Fleury, chef de la rubrique aéronautique de *Paris-Soir*, Henry Torrès, ténor du barreau et viveur effréné, Jean Cocteau, avec

qui il fume de l'opium, et, le plus précieux des amis, Jean Chiappe, préfet de police de Paris, qui ferme les yeux sur ses fréquentations.

Habitée aux écarts de son amant, Katia ne fait pas attention à l'émotion de Kessel ce soir-là. C'est même elle qui fait le premier pas, en se rendant dans les coulisses pour inviter la vedette à leur table, bien que Germaine ne soit « pas du genre à s'asseoir avec n'importe qui », raconte-t-on.

D'après la légende, Kessel aurait été trop timide pour l'aborder ! On n'est pas obligé de le croire. Est-il à ce point orgueilleux qu'il ne s'abaisse pas à faire le premier pas ? Craint-il une rebuffade ?

Toujours est-il qu'à la fin du spectacle, Katia se glisse dans la loge de Germaine, qui confiera plus tard à un ami de Kessel : « Elle s'est montrée si aimable avec moi, elle a tant plaidé la cause de Jef, qui aurait été si malheureux par ma faute, que j'en étais gênée. J'ai cédé. »

Le coup de foudre est réciproque. Elle adore d'instinct ce colosse, séduisant en diable, brûlant la vie par les deux bouts, avide de sensations fortes, qui lui fait tourner la tête.

Le succès attire les femmes, Katia le sait. Jef est un noceur professionnel, un coureur de jupons. Il collectionne les « amies » rencontrées au hasard de ses voyages et de ses virées nocturnes. Katia a bien compris qu'elle ne sera jamais l'objet unique de l'attention de Kessel.

Jef en était tombé amoureux cinq ans plus tôt, à une garden-party donnée par la princesse Galitzine. Cette Russe blanche, blonde piquante à la peau claire, nez fin et taille menue l'avait séduit et il l'avait séduite. Aucun nuage jusque-là. Gaie et énergique, Katia s'appelait en réalité Catherine Gangardt. Née le 19 octobre 1903 à Riga, en Lettonie, elle avait passé son enfance dans le Caucase, puis séjourné en Turquie, en Grèce et en Italie. Arrivée à Paris, elle a débuté comme mannequin avant de devenir première vendeuse chez Molyneux. Proche de Philippe Hériat, Prix Goncourt 1935 et ancien condisciple de Kessel au lycée Masséna de Nice, Katia aime sortir, faire la fête, danser, et ne refuse pas de partager un peu

d'opium avec Kessel. Une compagne idéale, jolie comme un cœur, avenante et indulgente.

À l'époque de sa rencontre avec Katia, Kessel habite au 89, boulevard Brune, dans le XIV^e arrondissement, près de l'avenue de Châtillon où sa mère, Raïssa, avait acheté un appartement après la mort de son mari en décembre 1931. Leur appartement rue de Rivoli était devenu bien trop vaste pour elle seule. Jef, incapable de vivre dans celui qu'il avait partagé avec sa première femme, Sandi, dont la mort restait une immense blessure, l'avait suivie. Rien de fastueux. Le quartier est sans charme, éloigné du centre de Paris, mais Raïssa, austère et économe, s'y sent bien. L'immeuble est une sorte de « petite Russie », où certains de ses amis se sont également installés. Jef loue un appartement tout juste confortable, sur le même palier que celui de sa mère, qui n'ignore rien des virées nocturnes de son fils. Quand il lui présente Katia, cette dernière lui plaît. Elle est orthodoxe, et non juive, mais Raïssa se réjouit de parler russe avec elle. Katia préfère pourtant s'éloigner de la « petite Russie » et réussit à convaincre son amant de déménager dans un cadre à la hauteur de son standing, 15, boulevard Lannes, dans un bel immeuble haussmannien, face au bois de Boulogne, à trois numéros du très respectable Paul Claudel.

En un rien de temps, comme Katia est efficace et pugnace, elle meuble l'appartement et le décore avec goût : lampes, guéridons, canapés confortables. Elle installe un vaste bureau, lumineux, qui donne sur le bois de Boulogne. Son sens de l'organisation fait merveille, et ils

ont deux domestiques. C'est une première pour Kessel, il se « sédentarise ». Habiter ensemble, c'est officialiser leur liaison. Quand il sort dîner, elle l'accompagne. À la maison, la table est toujours joliment dressée, son vin toujours bien choisi, ses convives aussi. Katia est une hôtesse parfaite et, ce qui ne gêne rien, elle n'a pas son pareil pour animer les conversations, avec son accent exquis. De quoi ravir son compagnon.

Le tableau semble idyllique. En 1934, Kessel propose à sa compagne de visiter l'Espagne. C'est la première fois qu'ils partent seuls, elle est ravie. Ils prennent la route dans une Renault Vivastella Grand Sport flambant neuve, conduite par Katia. Indispensable Katia ! Depuis l'accident causé par son frère Georges en décembre 1931, Jef n'aime plus conduire. Son cadet, qui avait pris de la cocaïne, conduisait une Talbot dernier cri après une soirée plus qu'arrosée à Pigalle. Il avait perdu le contrôle de sa voiture et la course s'était terminée contre un arbre, avec des blessures superficielles aux bras et au visage pour Janine (l'amie de Georges, qui les accompagnait), l'obligation de porter une minerve pendant trois mois pour Jef, et une fracture ouverte de la cuisse pour Georges. C'est depuis cette période que, pour surmonter ses douleurs, Georges consomme à haute dose la morphine dont il est longtemps resté esclave.

Katia avait vite déchanté. Le lendemain de leur arrivée, le 5 octobre, l'insurrection ouvrière, violemment réprimée par le gouvernement central de Madrid commençait. Kessel avait dicté au téléphone ce qu'il voyait à la rédaction

du *Matin*, qui publiera en exclusivité son reportage. À son habitude, l'année suivante il en avait fait un livre.

Si Katia semble être arrivée à fidéliser l'indomptable, ce n'est pas sans sacrifice. Ne pas broncher, ne jamais protester, ne rien reprocher à Jef. Il s'absente, il vagabonde. N'est-ce pas pénible de l'attendre en vain quand il ne rentre pas ? Amoureuse, elle ferme les yeux et sait se montrer bonne joueuse. Elle est, selon les propres mots de Kessel, « assez intelligente pour accepter que je rende visite à mon ancienne maîtresse, Sonia ». Ses aventures se succèdent sans qu'elle s'en émeuve. Chaque fois il revient.

Mais à partir du moment où Jef a rencontré Germaine, il est méconnaissable. Manifestement, cela ne ressemble pas à une amourette. Germaine semble l'avoir ensorcelé. Katia est-elle jalouse ? Probablement. Imaginer son amant dans les bras d'une Tzigane n'est pas la même chose que de le savoir captivé par une vedette drapée de satin sur la scène d'un cabaret ou d'un music-hall jusqu'à l'aube. Entendre sa rivale à la radio, voir ses disques se vendre, son nom en grand sur les affiches de cinéma n'est pas très agréable. Fine mouche, Katia a l'habitude de flairer le danger. Quand elle les a présentés, elle n'a pas vu le risque qu'elle prenait et pensait à une simple passade. La compétition s'est ouverte au moment où Katia croyait Jef définitivement attaché à elle.

Ironie du sort, elle-même avait supplanté Sonia Zitowieska, qui était la maîtresse de Kessel depuis 1927. Il était alors marié à Nadia Politzu-Michunesti, dite Sandi, une princesse roumaine rencontrée en 1919. Démobilisé,

Kessel rentrait de Vladivostok en passant par Shanghai, où il avait embarqué à bord d'un cargo à destination de Marseille. Sur la passerelle, il avait été attiré par cette jeune femme brune qui avait étudié les arts martiaux au Japon. Jeunes tous les deux, vingt et un ans, ils s'entendent à merveille et se marient à Paris deux ans plus tard. Ils passeront leur voyage de noces au Lavandou où Sandi, gentille, discrète et élégante, sympathise avec les amis de Kessel, Jean Cocteau et Raymond Radiguet. Les jeunes mariés s'installent d'abord près du parc Monceau, mais déménagent pour Sceaux quand Sandi est frappée par la tuberculose. Elle doit ensuite séjourner de longs mois dans un sanatorium en Suisse. Livré à lui-même, Kessel la trompe avec Sonia, qui le retient à Paris. Sandi meurt seule, le 2 juin 1928. Il l'a trahie pendant son agonie, il ne se le pardonnera pas et conservera pieusement dans une mallette les lettres qu'elle lui a envoyées. Pétri de remords, il se jure de ne plus jamais se marier.

Sonia est une Polonaise magnifique. Elle a quatre ans de plus que Jef. Voluptueuse, demi-mondaine, elle hante les salles de jeu, les champs de courses et les bars des palaces. C'est la complice idéale des frasques nocturnes de Kessel à Paris et de ses pertes au jeu sur la Côte d'Azur. C'est à ses côtés qu'au casino de Cannes il avait joué tout son argent en une seule soirée et perdu une fortune. Il se fera d'ailleurs interdire l'entrée des casinos pendant vingt ans après ce désastre. Sonia partage aussi son goût immodéré pour les soirées où l'on fume de l'opium et où l'on boit

sans limites. Spirale infernale. La liaison s'essouffle au moment où il rencontre Katia.

Les voyages, l'Aéropostale, la mer Rouge, *Belle de jour* à écrire, éloignent peu à peu Kessel de sa maîtresse, abîmée par l'alcool et la drogue, avec qui il rompt sans l'abandonner. Torturé par l'idée de l'avoir empêchée de trouver quelqu'un d'autre pour l'entretenir, il passe la voir une fois par semaine en début de soirée, dans son appartement de la rue de Marignan, à deux pas des Champs-Élysées, et subvient à ses besoins. Sonia se dit toujours à court d'argent.

Katia est une sainte. Elle accepte de partager son amant avec son ancienne maîtresse et une épouse morte, à qui il voue une sorte de culte posthume qui apaise sa conscience. Il ne se sépare jamais des photos de Sandi, qui trônent en bonne place dans son appartement ou qu'il emporte en voyage dans sa valise de cuir bardée d'étiquettes. Jef n'a pas vocation à la monogamie, Katia ne l'ignore pas. Il ne l'aime pas au point de s'interdire d'autres liaisons, plus ou moins passagères. Il est heureux de partager la vie de Katia, qui lui offre un foyer chaleureux où il dîne avec ses éditeurs, les patrons de presse, ses amis les plus incroyables. De ce point de vue, sa nouvelle compagne ne le déçoit pas. Mais la flamme du désir s'éteint avec elle aussi.

À Katia, il reste à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Si elle ne veut pas le perdre, elle n'a pas d'autre choix. Jusqu'à présent, elle a su écarter ses rivales. Cette fois-ci, elle va échouer.

Qui est cette femme au sourire ravageur et à la voix caressante qui a envoûté le beau Jef ? Aussi connue que Suzy Solidor, Damia ou Mistinguett, Germaine Sablon, belle femme de 1,65 mètre, joue aussi au cinéma. Ce n'est peut-être pas une star, mais c'est une chanteuse populaire grâce à la TSF, en plein essor dans les années 1930. On l'invite, on la courtise, on l'interviewe, on la photographie, on lui demande de présider des galas de bienfaisance. Son tempérament joyeux et son exubérance naturelle plaisent. Cocteau, qui a encouragé son frère cadet, Jean Sablon, à faire un récital en solo après son succès avec Mireille, a écrit ce joli compliment au dos d'un de ses microsillons : « C'est un cœur qui chante ».

Assurément, il émane de sa personne de la gaieté. Sans doute parce qu'elle a vu le jour dans l'univers de la musique légère, dans une dynastie de musiciens. Née le 19 juillet 1899 dans la maison familiale des Sablon au Perreux-sur-Marne, près de Paris, elle a été élevée avec ses trois frères au son des valse et des refrains à la mode,

par son père Adelmard dit Charles Sablon, compositeur célèbre au début du siècle, mari volage et joueur invétéré. Sa mère, Jeanne Labourier, ancienne sage-femme, très jolie, a fort à faire avec ses quatre enfants et un mari fantaisiste qui était capable d'emmener son plus jeune fils, de cinq ans et demi, aux Folies-Dramatiques, assister à la première de son opéra-comique *La Ribaude* dont il avait composé la musique. On lui doit aussi *Bonsoir M'Amour* que tout le monde fredonne au début du xx^e siècle.

Dès son enfance, Germaine vit pour la musique et par la musique : « Chez nous, il n'y avait que dans la cuisine où il n'y avait pas de piano », aime-t-elle dire. Adolescente, elle suit les cours de comédie de Charles Dullin, des cours de chant avec Bora Levy, rue de Maubeuge, et elle apprend le piano au Conservatoire. C'est le parcours idéal pour devenir cantatrice. À seize ans, elle débute dans l'opérette à la Gaîté-Lyrique, où son timbre de voix et son physique charmant font merveille.

Chez les Sablon, tout le monde chante, danse, compose ou joue. Vocalises, notes de piano et mélodies sortent de toutes les pièces de la maison de Nogent-sur-Marne, d'abord rue du Général-Chanzy, puis rue de la Beauté, où acteurs, chanteurs et éditeurs de musique se réunissent le dimanche. Mlle Lindford, une charmante vieille fille anglaise, vient donner des cours de piano à tous les enfants, sans exception. Les avis sont unanimes : la maisonnée est joyeuse.

Marcel Sablon, l'aîné des quatre enfants, a lui aussi suivi les cours de comédie de Charles Dullin. Il deviendra directeur artistique du Palais de la Méditerranée à Nice. Il a épousé Germaine Hamilton (une autre Germaine Sablon, ce qui prête parfois à confusion).

André, le deuxième, compose pour Marie Dubas, Tino Rossi et Arletty. Enfin, Jean, le benjamin, deviendra le célèbre crooner français adulé par le monde entier. C'est le préféré de Germaine. Tous sont gentils, charmants, séduisants, et doués.

À dix-neuf ans, joli brin de fille, Germaine se fiance avec le fils d'amis de ses parents, Maurice Ernest Bloch, vingt ans. Ils ont été élevés ensemble, leurs parents sont amis, et ils viennent souvent déjeuner le dimanche. Dans le jardin de la maison des Sablon, sur les bords de la Marne, un jour d'été, les deux familles se mélangent pour une photo où les enfants sont assis par terre, les femmes sur des chaises, et les hommes debout. Encore une image joyeuse.

En 1914, Charles Sablon part au front, malgré ses quarante-trois ans. Les deux grands frères de Germaine et son fiancé, Maurice, sont mobilisés aussi. Or, ce jeune sergent, « modèle de courage et d'énergie », est grièvement blessé le 26 septembre 1915, au cours d'une attaque. Il perd l'œil droit. Une fois qu'il est soigné, Germaine l'épouse, le 26 février 1918. Est-ce qu'elle se marie par compassion ? A-t-elle pitié de cette gueule cassée ? Sur leur photo de mariage, son visage reconstruit est gênant à regarder. Très rapidement, il se révèle peu commode à vivre. Il s'emporte, supporte mal le succès grandissant de

son épouse et ses absences. Après seulement dix-huit mois d'une vie difficile, une ordonnance de non-conciliation entre les époux est prononcée le 25 septembre 1919. Ils divorcent.

Jean Legrand entre alors en scène. Baryton, il a quatre ans de plus que Germaine. C'est « un charmant et beau garçon, doté d'une très belle voix », dira Jean Sablon. Ils se sont rencontrés chez leur répétiteur de chant et ils se sont tout de suite plu. Le mariage a lieu dans le fief des Sablon, en février 1921, à Nogent-sur-Marne. Ils habiteront au 31 de la rue Théodore-Honoré, un pavillon avec un petit jardin où trône un paulownia. Le 24 août 1921 naît leur premier fils, André Charles Legrand. Un an plus tard, Germaine met au monde un deuxième fils, Pierre. Ils seront les deux grands amours de sa vie.

À vingt-trois ans, Germaine est déjà divorcée et s'est mariée une seconde fois. La bienséance voudrait qu'elle abandonnât sa carrière. Sa propre mère lui suggère de se consacrer à l'éducation de ses fils. Déjà lorsque Germaine était enfant, Mme Sablon devait insister pour lui faire comprendre qu'il n'était pas raisonnable d'embrasser une carrière de chanteuse, et lui répétait qu'elle serait plus heureuse chez elle. Jeanne Sablon avait aussi tenté de décourager Jean de devenir un artiste. Elle lui avait interdit d'aller applaudir sa grande sœur dans *Les Cloches de Corneville*, à la Gaîté-Lyrique, de peur qu'il ne prenne goût à son tour aux plaisirs des représentations. Il allait la voir en cachette, depuis la loge du pompier de service, après

DU MÊME AUTEUR

Le Chagrin des innocents
Itinéraires d'enfants juifs de 1939 à 1947
Grasset, 1998

La guerre sépare ceux qui s'aiment (1939-1945)
Grasset, 2001

Petit Louis
Histoire d'un héros de la Résistance
Hachette Littératures, 2002

Berty Albrecht
Féministe et résistante
Perrin, 2005 et 2014

Je vous promets de revenir
1940-1945, le dernier combat de Léon Blum
Robert Laffont, 2009

Résistance
Histoires de familles : 1940-1945
(avec Dominique Veillon)
Armand Colin, 2009

Les Français aux fourneaux
de 1900 à nos jours
(avec Aline Schuchman)
Flammarion, 2009

Enfances
Un siècle d'histoire
Armand Colin, 2011

L'Institutrice d'Izieu
Seuil, 2014, et « Points » n° P4300

Les Françaises au xx^e siècle
Seuil, 2014

Histoires d'enfances
La traversée d'un siècle
Armand Colin, 2014

Nous, les enfants 1950-1970
Fayard, 2015

Thérèse, le grand amour caché de Léon Blum
Alma, 2016

Les Inséparables
Simone Veil et ses sœurs
Seuil, 2018, et Livre de Poche, 2020

Nous, les enfants de la guerre
1939-1945
(avec *Bénédicte Verges-Chaignon*)
Tallandier, 2019